

elites in science (and magic) in the age of high scholasticism; by a novel willingness to enforce and monopolise processes of cultural rationalization on the part of the Church; by a new conceptualization of competitors as heretics and the development of juridical procedures for dealing with this. This probably explains why some 70% of the book is in fact devoted to the period before the 15<sup>th</sup> century. It is there that Professor Marone patiently lays out the historical and anthropological contours of his interpretive model, while the last two chapters narrate the period 1400-1700 as a symptom of their troubled entanglement and resolution.

Clearly, a great deal of thought and patient exploration has gone into the development of this interpretive model, and the range of historical phenomena and literature which it manages to integrate is impressive. Although this book is set up as an original synthesis of existing research, it is clearly informed by a thorough engagement with many of the relevant primary sources. Accordingly, professor Marrone's treatment of authors like Aquinas, Roger Bacon, or Claude Tholosan will also be of benefit to specialists. Equally apparent is Professor Marrone's concern for clear pedagogy, allowing this book to fulfill its primary purpose as a classroom textbook.

Like all triumphs of resolution, this book invites further reflection on where the argument could be expanded or further refined. For my own part, I would raise questions about Professor Marone's tendency to sidestep any suggestion that "magic" is primarily a prescriptive rather than a descriptive category. Although his argument frequently emphasizes the complexities of pre-modern elite interpretations of magic (e.g., when it deploys Marcel Mauss's theory of magic as a helpful heuristic for understanding someone like Friar Roger Bacon), Marrone ultimately assumes that the word 'magic' really has an independent referent, even if this is difficult to circumscribe and even if the word is invariably used as a rhetorical tool of praise and blame. This presupposition has been frequently questioned since Hildred Geertz's famous critique of Keith Thomas (1975). Taking it more seriously could considerably alter Marrone's heavily sociological approach to culture and power (Max Weber is an important reference in this book). Along these lines, I also suspect that the end of the story might turn out to be less stable and univocal than Marrone suggests. There is a rich historical literature on the adequacy of notions like popular culture, some of which argue that this very concept is a symptom and tool of modernity's increased concern with cultural discipline and appropriation, which would at least qualify professor Marone's second sub-plot. – Steven VANDEN BROECKE (Ghent University).

### *Histoire culturelle – Cultuurgeschiedenis*

VIGARELLO (Georges). *Le sentiment de soi. Histoire de la perception du corps (XVII<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècle)*. Paris, Éditions du Seuil, 2014 ; un vol. in-8°, 311 p. (L'UNIVERS HISTORIQUE). Prix : 21 €. ISBN 978-2-02-089894-2. – Avec ce dernier livre, George Vigarello ajoute un nouvel ouvrage à sa bibliographie déjà riche sur l'histoire du corps. Cette fois, il s'intéresse à l'apparition de la notion de sentiment de soi. Il part du constat selon lequel, dans les sociétés occidentales contemporaines, nous sommes extrêmement à l'écoute de notre corps (journal intime, méditation, technique de relaxation...), ce qui ne serait pas le cas à d'autres époques. Sa thèse est que cette différence découlerait d'une évolution de la perception du corps. Il se lance dès lors dans la tâche ardue, mais passionnante, de déterminer les origines de ce changement.

Son ouvrage se divise en trois parties mi-chronologiques mi-thématiques. En effet, bien que son livre suive la plupart du temps (hormis les deux premiers chapitres), un ordre chronologique, il est davantage structuré par le raisonnement de l'auteur que par l'étude exhaustive des époques retenues.

S'étendant du XVI<sup>e</sup> au XVIII<sup>e</sup> siècle, la première partie retrace une rupture dans le paradigme de la perception du corps. Cette rupture serait liée à un intérêt accru pour les « sens internes », que l'auteur oppose à l'ouïe, à la vue, à l'odorat, au toucher et au goût qui, eux, sont traditionnellement présentés comme des « sens externes ». La mise en exergue d'un corps ne percevant plus uniquement l'extérieur, mais également l'intérieur modifierait la dichotomie entre le corps d'un côté et l'âme/l'esprit de l'autre. Avec cette rupture, on passerait d'un être de pensée (« je pense donc je suis ») à un être de sensation (« je sens donc je suis »), de sorte que le corps, du statut de simple enveloppe/habitacle pour l'âme, accéderait enfin à une place centrale dans la conception du soi.

La deuxième partie, consacrée au XIX<sup>e</sup> siècle, explore les conséquences de cette nouvelle approche du corps. L'auteur montre comment cet intérêt pour le « dedans » et cette invention des « sens internes » ouvrent un nouveau terrain d'investigation au sein duquel il ne s'agit plus seulement d'être attentif à ses sensations, mais de les tester (dans la vie de tous les jours, mais aussi à travers les rêves, la vitesse, ou la prise de stupéfiant...) et de les comprendre (comme en médecine ou bien en littérature avec le développement du journal intime). Les sens internes deviennent alors sources de savoir, ce qui amène à l'apparition d'un nouveau champ lexical et de nouveaux concepts (tels la « cénesthésie », « le sentiment d'existence », ou « le psychique ») qui tentent de donner sens à ces découvertes. Cette évolution conduirait au développement d'un nouveau paradigme caractérisé par l'éloignement d'une référence à l'âme et l'avènement de la psyché associée au corps comme nouvelle référence du soi.

La troisième partie montre comment, au XX<sup>e</sup> siècle, cette vision psychologisée du corps aboutit à une recherche systématique de ces « sens internes » dans le but de cartographier et de comprendre cet intérieur (découverte de nouveaux sens ou du moins sous-catégorisations, mesure de leur sensibilité, détermination de leurs spécificités). De même, des liens de cause à effet sont établis entre cet « interne », représenté par le psychologique, et cet « externe », incarné par le physiologique, avec une totale solidarité du sensible et le développement de l'idée d'un tout. Ces changements sont accompagnés par la découverte d'une partie non contrôlée du corps et non consciente de la psyché, aboutissant à la création de nouvelles pratiques ayant pour but le développement d'un meilleur contrôle et d'une meilleure compréhension du soi via la relaxation, la méditation ou une nouvelle pratique du sport. Étant devenu un espace défini, le soi peut maintenant être exploré et travaillé.

La décision de l'auteur de faire débiter son historique au XVI<sup>e</sup> siècle peut sembler quelque peu arbitraire, voire même de nature à fausser sa reconstruction historique. Ce choix est motivé par l'idée selon laquelle c'est au XVIII<sup>e</sup> siècle qu'apparaît un intérêt pour les « sens internes » qui s'opposeraient aux cinq sens traditionnels qui, eux, seraient externes. Il n'en reste pas moins qu'aborder l'Antiquité aurait été l'occasion d'expliquer l'origine de cette catégorisation en cinq sens, d'introduire au débat fondamental sur les deux formes de connaissance (celle de l'intellect et celle passant par les sens), ou encore de découvrir l'articulation augustinienne établie entre les sens externes et l'illumination intérieure. De même, comment faire l'impasse sur le Moyen Âge (nous pensons ici à l'ouvrage récent d'Éric Palazzo, *L'invention chrétienne des cinq sens dans la liturgie et l'art au Moyen Âge*, Paris, Cerf, 2014) ? Bref, que deviendrait la thèse de l'auteur suite à la prise en compte d'une perspective historique plus large ?

Si les « sens internes » constituent le leitmotiv du livre dans la mesure où ils seraient à l'origine du sentiment de soi, force est de constater qu'ils ne sont jamais clairement définis, sauf par opposition aux « sens externes » dont on trouvera une définition pour le moins succincte à la p. 15. Cette imprécision des termes « sens internes » et « perceptions internes » permet, au cours du livre, de regrouper aussi bien des

concepts scientifiques assez bien délimités, tels que la proprioception ou la sensation d'effort, que des notions beaucoup plus abstraites comme les cauchemars, les rêveries, les délires ou encore les malaises. Une de conséquences fâcheuses de ce manque de délimitation du sujet est que le livre aborde une multitude de domaines (comme la médecine, la littérature ou encore le théâtre), sans jamais étudier l'un d'entre eux de manière exhaustive, mais en passant au contraire de l'un à l'autre sans autre raison que la poursuite du raisonnement de l'auteur.

En définitive, ce livre abonde en idées intéressantes, mais qui ne semblent pas s'appuyer sur un travail systématique : elles ne pourront donc pas être entérinées avant d'avoir été préalablement véritablement démontrées. – Virgil BRU (Haute École de Louvain en Hainaut IESCA) & Jean-François STOFFEL (HENALLUX).

## Moyen Âge – Middeleeuwen

### *Généralités – Algemeenheden*

HÄRTEL (Reinhard), éd. *Akkulturation im Mittelalter*. Ostfildern, Jan Thorbecke Verlag, 2014 ; un vol. 16,5 x 23,5 cm, 553 p. (VORTRÄGE UND FORSCHUNGEN, 78). Prix : 56 €. ISBN 978-3-7995-6878-4. – Le concept d'acculturation a été fréquemment utilisé par les médiévistes à partir des années 1990, dans un contexte d'essor de l'histoire culturelle, où les historiens faisaient de plus en plus appel à des modèles et à des questionnements venus de l'ethnologie et de l'anthropologie. Le livre dirigé par Reinhard Härtel, qui constitue les actes d'un colloque tenu à Constance en 2010, représente à la fois un bilan de ce mouvement au sein de l'historiographie germanophone et une ouverture vers de nouvelles réflexions.

Le volume comprend une introduction de l'éditeur (p. 9-16), douze contributions sur des sujets variés, une conclusion due à Felicitas Schmieder (p. 499-508) et un index des noms propres très complet. La plupart des articles consistent en des études de cas de bonne facture, assez longues, qui toutes jouent le jeu de s'interroger sur les formes du contact culturel dans des contextes historiques extrêmement divers. L'ensemble du spectre chronologique médiéval est abordé, avec quand même une certaine tendance à privilégier les derniers siècles du Moyen Âge. La variété est plus grande encore dans la géographie, puisqu'en dehors de quelques chapitres sur la Germanie et ses marges, les articles couvrent des espaces aussi divers que l'Espagne, les Balkans, la Hongrie, la Moscovie, l'Asie centrale, la Scandinavie, l'Italie ou encore les mondes normands dans toute leur diversité. Les sources étudiées sont de types très divers, y compris archéologiques, et dans une dizaine de langues différentes. Enfin, si les contributions s'intéressent avant tout aux processus de l'acculturation, elles ne refusent pas d'envisager leurs origines, et surtout leurs résultats. Un intérêt pour la culture matérielle est manifeste dans plusieurs articles : le vêtement, l'alimentation, la culture équestre sont vus comme des lieux privilégiés de l'adoption de traits culturels venus d'autres groupes : cet intérêt n'empêche pas les contributeurs de s'intéresser à d'autres domaines comme la langue, la religion, la culture politique ou l'ethnicité. Plusieurs articles se penchent enfin sur les contacts entre nomades (Avars, Hongrois, Mongols, Turcs) et sédentaires, et sur les transferts culturels qui ont pu s'en suivre dans un sens comme dans l'autre. C'est donc toute la richesse et la vitalité des études médiévales outre-Rhin qui se donne à voir à travers ce livre.

La plupart des contributions proposent une réflexion sur le vocabulaire que peuvent utiliser les historiens pour parler des contacts culturels et de leurs effets : certes, la réflexion n'est pas poussée au même degré dans l'ensemble des articles, mais la plupart